

## PRAGUE

Journal de voyage, carnet 1 et 2.

*(Je n'ai fait aucune recherche sur la République Tchèque avant d'écrire ce récit. Je ne connais donc ce pays que par mon voyage).*

*Lundi 29 octobre 2018*

Être dans un aéroport, je n'en avais aucun souvenir. Cela a pu se faire simplement. Un pic d'anxiété à la fouille des bagages, puis manger. Dans l'avion qui me menait à Prague, j'ai demandé deux ou trois choses, sur la carte, à mon voisin, un jeune Tchèque rugueux, bon, à peine nerveux, portant un poncho de laine brune et grise.

Quand, passagers, nous descendîmes de l'avion, la nuit était déjà tombée, il faisait du brouillard partout et le ciel était complètement orange.

Ma navette pour l'hôtel était introuvable ! Un conducteur de bus inconnu me fit monter, conduisit sa seule passagère sur le petit périphérique, traversa des lieux de résidences, jusqu'à une rue, petitement éclairée. Il gémit et me demanda alors de descendre : « Ville difficile. Je n'ai pas le droit de poursuivre. Vous devez prendre un taxi. »

Je lui donne un billet vert de 100 couronnes, il l'avale dans une poche de sa veste, d'une main preste et goulue.

Laissée seule, je frappe à la porte d'un minuscule restaurant. Je suis effondrée.

« Je viens de France et je suis perdue, dis-je en anglais, aux deux jeunes serveurs. Savez-vous où mon hôtel – Hasa Hôtel ?

-Prenez la prochaine, tournez, et vous descendez. »

Ils commentent, en français :

« C'est un bon écrivain, elle se débrouillera. »

Je me promenai sur un trottoir penché. Je dépassai une église de poche, et un arbre aux petites feuilles, un olivier, pensai-je, un banc. De rares passants, un couple, tous ont un sourire amical. Quel rayon de lune surprenant quand on a souffert autant que moi de la brutalité française. La rue s'appelle *Moskeveska*. Les rues ont des plaques rouges. J'ai laissé loin de moi un pays brutal, une capitale emplie de haine, et là où je marchais, il faisait une petite nuit noire.

Deux épicerie à lumière jaune, étaient ouvertes avec un maximum de petits produits de consommation, entassés en rayons.

Je ne trouvai rien dans la première, qui me convint. « Si e, je lui fais crime ! » lança la marchande en français, comme je quittai sa boutique, les mains vides.

Chez un épicier asiatique, un familier des lieux me rassura très fort : à *huit* minutes de l'hôtel ! Rassurée, je descendis les rues, un peu à tâtons, paniquée par un retrait d'éclairage public, passant dans un quartier couvert de poubelles ouvertes, avec des immeubles neufs et gris qui me parurent plus pauvres que la parure de la grande Prague, telle que je la voyais dans mes rêves. Je criai de soulagement en arrivant à l'hôtel, il était vingt-deux heures.

*Mardi 30 octobre 2018*

Le matin, au réveil, j'entendis une voix qui n'était rien moins que celle du Président de la République, Française. Il faisait probablement une recherche sur Internet, sinon je n'aurais pas pu saisir sa voix aussi distinctement. Il m'était souvent arrivée d'entendre ce genre de voix d'hommes, et d'hésiter sur l'identité de l'émetteur, mais cette fois, je ne pouvais pas me tromper.

J'entendis prononcer au loin le nom d'Amélie Nothomb, la célèbre romancière belge. Il se fit une rumeur sourde.

« C'est une V.I.P. au champagne », trancha la voix nette et sereine du Président.

Il y eut un silence.

« Marie-Eléonore... » murmura-t-il.

Je répondis, aussitôt :

« Hum... », c'est-à-dire : *oui*, ou *je suis là*, vers mon téléphone.

Le : « Salope ! » d'Amélie Nothomb tomba aussitôt du ciel. La suite fut une succession de phrases fumeuses avec des scénaristes inconnus et des voix ressemblantes.

\*

Au petit déjeuner de l'hôtel, une assiette de charcuterie, deux petits beurres et un échantillon de confiture, du pain, un délicieux yaourt au fromage, une cafetière pleine et des sachets de thé. Des Tunisiens, qui parlent tous français. L'un d'eux, me dit :

« Tu penses à une amitié, alors que nous n'avons pas la même banque ! »

Je souris. Je le regarde qui va chercher son déjeuner. Est-ce un homme riche ? Abreuvée par les poncifs des Français, soudain, je me réjouis de la sagesse des pays étrangers.

\*

Le matin, j'ai traversé deux ponts de Prague, l'eau était belle et large mais ce qui m'a plu c'est la promenade dans la partie qui fait face à la vieille ville, la lumière jaune et légère du matin, à l'automne, la balade avec l'espace vert, les musées, je reviens demain matin. C'est extrêmement joli et, en somme, poétique. Les promeneurs passent, souriant. Les gens sont aimables, doux, un peu trainants. Leur parler est rugueux à cause des r arrondi.

Avant dix heures, j'entrai dans une librairie neuve, rue *Narodni*. Envie de voir comment étaient les livres publiés en tchèque. J'entendis les vendeuses discourir, derrière leur caisse, avec des mots émaillés de français, tandis que je songeais justement à chercher le *Journal* d'Anne Frank, que c'était un problème de ne pas avoir ce livre, ensuite on pensait les libraires antisémites. J'eus, tout de même, l'inspiration de leur demander, en anglais :

« Avez-vous le *Journal* d'Anne Frank ?

La caissière ne comprit pas le titre et me mena vers un dictionnaire de traduction. Puis, elle me montra des cahiers pour écrire, prêts à l'achat.

« Non, dis-je, par pour écrire. Un livre publié... Ecrivain juive, en Hollande... adolescente. »

Les deux vendeuses me regardèrent, les yeux exorbités.

\*

Dehors, j'achetai un petit truc à manger. La serveuse pragoise n'appréciait pas fort les Français, parce qu'ils avaient mis d'extrême-droite plein de monde. Elle n'approfondit pas. Comme je trainais des yeux sur la machine à frites, elle me dit, en français, d'une voix neutre :

« Tu vas prendre la sortie ! »

Je lui répondis en anglais.

\*

J'avais coché une visite guidée. A dix heures trente, nous étions regroupés pour une visite du quartier juif de Prague. La guide était une femme âgée, brune, habillée d'une robe rouge, de collants et de chaussures noires. Elle avait les yeux embués de larmes. Elle nous dit :

« Voici le théâtre qui a fait notre fierté nationale ».

Puis :

« Il y a dans le quartier cette église du quatorzième siècle que je vous conseille de visiter. »

Comme elle marche péniblement ! Ayant pensé préalablement qu'elle était juive, je lui pose une question.

« Il y avait cent cinquante-trois villages juifs en République Tchèque, avant la guerre, me répond-t-elle, à présent il en reste quatre. Les juifs, orthodoxes, ceux qui pratiquent beaucoup, ils sont trois-mille. »

C'était dire que ceux qui ne pratiquaient pas dans la religion orthodoxe ne faisaient pas l'objet d'un décompte ce qui me parut typique du communisme.

La guide pointa du doigt la carte d'un restaurant et désigna un plat au bœuf. Il s'agissait d'un plat réputé pour les nuits de noces.

« C'est un plat casher ? demandai-je, impatientée.

- Non ! Un plat qui fait partie de nos traditions nationales ! »

Sur une place moderniste, construite au lieu de l'ancien ghetto, nous fut révélée la statue du visage de « François Kafka », ainsi que l'appelait la guide. Il s'agit d'une œuvre plastique mobile représentant le visage gigantesque de l'écrivain, en aluminium. Des roues argentées, crénelées, tournent et quand elles s'alignent, coïncident, à la manière d'un casse-tête chinois, apparaît – le visage entier.

Nous avons payé pour la visite du quartier juif et la guide nous parlait et nous conseillait précisément tout ce qui ne l'était pas ! Elle nous arrêta enfin devant la rue du marché, construite au treizième siècle. Elle nous parla des hosties qui y étaient vendues : prenez-en ! Or la rue était si jolie, avec ses maisons de couleurs, que je me tins tout sourire.

Une porte, dans le passage tortueux, vert, rose, couvert de soleil, s'ouvrit. Un homme à kippa parlait au téléphone. Je lui dis :

« *Boker tov !* »

La guide se pressa à l'avant et jeta en français :

« Deux étrangères désormais ! »

Elle montra ostensiblement son serre-tête à tissu rouge, en tapotant dessus, comme pour dire : j'ai toute ma caboche rouge, je suis du communisme !

Nous arrivions dans le vieux quartier juif... enfin ! La guide me dit :

« Cesse ta *gay-pride* ! »

Les rues devenaient extrêmement grandes et belles dans le quartier Josefov. Les murs des immeubles étaient peints, souvent d'une couleur claire et unie, comme le vert tendre ou le bleu ciel.

« Ici, il y a les hôtels les plus chers du pays, deux nuits, 70 000 couronnes. »

Prague possède un vrai village juif, patrimonielement parlant. Il y subsiste sept synagogues, cinq aménagées en musée. Elles sont érigées à quelques pas de distance. Là, le cimetière, qui fut une surface chargée de beaux arbres avec leurs feuilles cornées par l'automne, la lumière douce, les pierres tombales grises toutes soudées, collées les unes aux autres, comme s'il était peu important de séparer ces bustes - pierres dressées, non pas couchées... l'urgence étant de noter le nom des morts, de les signaler aux hommes, vite, de les sauver en un lieu. Cet ensemble est confondant. C'est joli sous la lumière mais, par temps triste, ce doit être un lieu mélancolique, déchirant. Le cimetière est tendu entre trois bâtiments juifs.

Quel bonheur d'entrer dans la synagogue Maisel ! Elle est d'une beauté exceptionnelle, avec des nuances de miel, du jaune et du brun clair, de l'or, des rideaux rouges, des cahiers très anciens sous vitrines, et des ouvrages culturels en argent. D'emblée, mon âme s'y apaisa, y reprit son plumage et sa joie spirituelle.

\*

La synagogue Pinkas est devenue un mémorial. Sur les murs blancs, dans le même état d'esprit qui opte pour le processus d'amassage, de sauvegarde, ont été écrits tous les noms des 80 000 déportés juifs restés sans tombe.

On dirait de petites signatures d'artistes. « Il n'y a que là où on peut les voir, faites une marche, d'un pas long, de cinq ou six minutes, nous dit la guide. Mais n'allez pas à l'étage, ça va vous... », et elle fit un signe de tournis.

Agacée par la restriction, je montai l'escalier : l'exposition présentait les dessins des enfants tués. C'était de petites œuvres ordinaires, soignées, en couleurs.

Dans la cour, la guide commenta une affiche du camp de Teresin où avaient été déportés « les juifs gays », c'est ainsi qu'elle appelait : « les juifs qui s'affichaient. » Elle pensait que se montrer expliquait qu'on puisse être repéré, et tué.

J'en déduisis qu'à un niveau supérieur ce n'était pas précisément le tempérament tchèque, fait de retenue, de silence vestimentaire, d'effacement des identités.

Epuisée par le rythme de vieux de cette visite forcée, et par le timbre de paysanne de notre guide, je me trainai :

« Elle n'est pas si formidable », dit la guide en me regardant.

Le cinquième lieu visité fut une synagogue brune, présentant des objets et des meubles de la vie quotidienne : un dais bleu, pour les mariés, un berceau de bébé, très étroit, un couteau de *brit milah*, des couteaux d'abattage, une salle à manger de riches, une salle à manger de pauvres. La sobriété et la complémentarité de ces très jolis monuments font regretter qu'il n'en existe pas d'avantage.

J'y entendis, de nouveau, la voix naturelle d'Emmanuel Macron.

« Papa ! » dit-il.

Il m'arrivait souvent d'entendre des voix françaises dans les musées. Ce mot était prononcé d'une voix un peu étouffée, préparée, mais ne pas omettre de dire que le ton vis-à-vis de son père était non pas seulement étouffé mais aussi ordinaire, un peu vulnérable, et affectueux.

Il ajouta :

« J'en n'ai plus rien à faire de cette fille ! »

Cette intervention me parut impertinente.

\*

Le groupe se sépara à quatorze heures. La journée de marche ne faisait que commencer.

Je m'arrêtai dans une galerie. Elle était tenue par la sœur de Gor Avetisyan, un peintre arménien né en 1963. Brune, les cheveux sagement tenus, d'âge mûr, elle porte des lunettes. Avec des couleurs vives, il avait peint des femmes majestueuses, au visage étiré, des arbres tentant de charmer avec leurs fruits, des créations de formes et de substances faisant rêver. Il avait déjà beaucoup exposé.

« C'est coloré, et moderne », dis-je à la sœur.

Manger. Contempler l'Horloge astronomique. Visiter le Clementinum. S'égarer. Demander sa direction partout, et ne trouver que des gens aimables. Se rendre dans le quartier du Château. Être dans la petite nuit, d'un arrêt de bus à l'autre. Tomber sur l'Olympia, où l'on dine. Goûter de la *svickova* (bœuf avec des quenelles de pain, 289 czk). Rentrer chez soi les pieds cornés.

\*

Un papa avec un grand bébé fille dans la poussette, m'interpelle en tchèque. Je ne peux lui répondre qu'en anglais. Il me donne le change en anglais.

« Le parc est ouvert jusqu'à dix-huit heures, me rassure-t-il. Il reste encore une heure et demi.

- Encore une heure, il est dix-sept heures. »

Le jardin est très prenant, ici, quand la nuit tombe. Grand, il commence avec des allées d'arbres, ou de feuillages enroulés sur ces tubes verts qui commanditent les allées. Nous nous séparons au rond-point. Au bout du parc, il est un mur avec des boursouflures, des renflements, comme s'il était couvert de troncs d'arbres coupés à la souche.

Un parterre de chaises en bois, sur le gravier, fait sa demeure au pied du Sénat, drapé d'une lumière orange éclatante et douce. Ceci est désert.

A la rive opposée, il y a un bassin d'eau. Levant là-bas les yeux vers les branches des arbres, j'eus une surprise

Plusieurs oiseaux énormes y étaient juchés. Il y en avait des gris, des blancs, et j'aperçus de petites têtes portant des étamines ravissantes. Le bec fermé, bienveillant, ils n'en étaient pas moins aussi impressionnants que des goélands perchés. Craignant qu'ils ne fassent sur moi le plongeon d'une chauve-souris, je demandai à une fille le nom de ces gros oiseaux.

« Les Anglais appellent cela *peacock*, car quand la queue se déploie elle est colorée, tout plein de couleurs, le mâle fait cela pour séduire la femme.



-Femelle... », corrigeai-je doucement. Mon interlocutrice avait la peau noire, des cheveux bouclés, une expression originale et gentille. J'observai une dernière fois les séants duveteux, immobiles.

\*

La partie de cette ville, la rive gauche du fleuve Vltava, et les alentours du château, possèdent une réputation à part. Les jeunes semblent désapprouver.

« Cette partie de la ville, commente un vieux monsieur dans le bus, c'est à part du monde, ils ont la catholicité. »

A la recherche de *Hradcany*, le château de Prague, je pousse la promenade dans une rue à l'écart, avec de petites maisons éclairées par des hublots de lumière orange ; cela me rappelle des petites villes françaises, pour qui il afflue de la tendresse, et un habitant me dit :

« Ah ! Que vas-tu par là ! Ce sont des catholiques fous ! »

Je fais trois pas dans la campagne. Le tracé de la route, inconnu, m'inquiète. Mais !... Deux femmes passent ici.

« Bonsoir, parlez-vous anglais ? Je cherche la ruelle d'or.

-Oui, répond une femme. Je connais la ruelle d'or. Mais ne pouvez-vous pas parler français ?

-Si, je suis française.

-C'est dans le château. Continuez tout droit, c'est loin cependant ; vous en avez pour un quart d'heure de marche. Aurevoir ».

Elle sourit, elle a une tornade de cheveux blonds. Je monte la rue Hradcany. Les restaurants sont vides, l'espace désert, les boutiques n'ont personne. Je vois au loin deux, trois clochers pointus, aiguisés, sur lesquels mon regard ne cesse d'achopper, mais je peine à croire que ce soit le Château. Il est plus haut, puis plus bas, jamais à niveau. Je suis perdue.

« Madame, parlez-vous anglais ? Je cherche le château. »

C'est une catholique dans une boutique. Elle me dit vigoureusement qu'elle ne parle pas anglais.

« Cela ne peut plus durer, me répond-t-elle. Vous prenez juste à gauche, puis vous descendez. Il vous faudra un quart d'heure. »

Il y a deux gardes, devant le Château. Ils me laissent entrer.

Le bâtiment est si magnifique, si grandiose, qu'il me semble comprendre ce qu'est la Cour, comme si je remontais corps et âme dans le temps. Solitaire, je marche au ras de grandes façades éclairées, fermées pour elles-mêmes, groupées autour de la cathédrale, si sublime qu'il leur a plu d'agrandir et de prolonger sa féerie d'une autre époque.

*Mercredi 31 octobre 2018*

A l'entrée de l'exposition Kupka, j'ai remis mon manteau et mon sac noirs au vestiaire.

La femme qui gardait les casiers ressemblait à une petite commissaire du peuple aux cheveux courts, à cinq ans de la retraite, et ne répondait qu'en tchèque, avec des yeux effarés.

Au Musée, j'eus droit à un concert de toux et de bavardages murmurés en français, c'était une parodie ou un maintien de la bourgeoisie parisienne, ils savent tous que je déteste cela. J'étais d'une humeur exaspérée, puis ce Paris au congélateur m'a presque fait éclater de rire, il a bien fallu une heure.

Kupka est un peintre réjouissant. Sa technique est variée, merveilleuse – sauf la caricature – mais cela va plus loin, son génie repose sur les sujets, qu'il a su inventer. Cinq toiles m'ont paru ainsi : œuvres absolument originales, sans prédécesseurs ni imitateurs, inventions absolues, aucun autre artiste n'avait abordé cette situation, ces personnages.

C'est quand on plane de bonheur, qu'on batifole, libre de ses minutes, que tombe la possibilité d'avoir perdu ses affaires.

« Je voudrais reprendre ma veste et mon sac, dis-je à la femme du vestiaire, mais je ne retrouve pas mes tickets avec les numéros, qui étaient dans ma poche. »

Elle refuse opiniâtrement de me rendre les affaires, de me porter secours. Elle recule avec de gros yeux.

Un gardien alerté, portant une barbe grise, se charge d'ausculter la salle. Et si des touristes, ayant tiré les tickets de ma poche, ou les ayant trouvés au sol, étaient parti avec mes affaires ?

« Vous ne vous souvenez pas des numéros ? demande une femme de la sécurité.

- Non, répondis-je, angoissée.
- Pour qu'on vous rende les affaires, il faut que vous laissiez cent couronnes, dit un employé, en me montrant une consigne plastifiée.
- Oui.
- Comment peut-on savoir si ce sont vos bagages ?
- Par le nom ! Je vous montrerai mes papiers d'identité. Je viens de l'étranger.
- Bien, *you'll come back*, dit la femme de la sécurité avec cette voix neutre tchèque, qui congédie. Mais pourquoi ne la laissez-vous pas regarder si elle trouve ses affaires ? poursuivit-elle en se tournant vers la caboches du vestiaire.
- Mais pourquoi, répondit celle-ci, parce qu'elle fait *chleuh*. »

Je déboulai d'un trait jusqu'au guichet, pensant que cela avait assez duré.

« Cette chleuhe elle est française et juive », dis-je.

Il y eut la même crise de tachycardie que, la veille, dans la librairie. Je pénétrai dans le vestiaire, regardai les manteaux un par un, incapables de reconnaître le mien. L'un d'eux, noir parmi tant d'autres, aurait pu me convenir, mais la taille des boutons venait d'être modifiée.

« Je veux vérifier sur son passeport pour juif », commenta la dame de la sécurité derrière l'étagère.

-Prenez ce manteau-là, me suggéra le vieux barbu.

Quand il comprit que j'étais trop en état de choc pour reconnaître mes effets personnels, il dit :

« C'est bon », et me libéra de l'amende. Je ne reconnus mes affaires qu'en tombant sur leur contenu.

Je filai dans le jardin ensoleillé du Sénat. Le bassin vert abritait des carpes immenses.

Je songeai qu'à l'heure actuelle, il n'y avait pas pire pour un Tchèque que d'être pris dans une situation d'incompétence vis-à-vis d'un Juif, et

d'être soupçonné d'antisémitisme. Ce n'est pas qu'une insulte comme en France, ce semble appeler la punition divine ou la prison, je ne sais. Le tempérament inquiet, sentimental, du Tchèque, rétif et paniqué par toute question incongrue, toute situation sortant des habitudes, vit avec le judaïsme une histoire assumée dans le malaise.

\*

Le matin, avant l'exposition, sous une tranche de soleil. Quelques promeneurs, des jeunes, sont assis paisiblement. Il est dix heures, c'est le bonheur. J'entends encore les Français se quereller, je me rends compte qu'on les entend dans toute l'Europe. Ce ne sont pas des journalistes. Même légers, ceux-là ont une énergie positive, il leur reste la culture, il y a une possibilité de l'humour, pour traiter des sujets. Ce sont des gens en échec, à mon avis, qui redoublent de supériorité et de froideur, tout en assurant avoir réussi. L'échec est humain – mot tabou, c'était risible, fleur-bleu, prétentieux, de réussir comme être humain !

Après l'exposition, je pris mon repas. Je commandai une *polevka* (85 czk) ; excellente soupe avec du fromage fondu, trouvaille surprenante sous une nappe brunie de petits croûtons.

Le serveur du restaurant s'est dirigé vers une table de jeunes filles, et leur a ainsi parlé :

« L'écrivain qui est ici pense que pour un Tchèque, la pire des choses est d'être dit antisémite. En République Tchèque, quel mot emploie-t-on pour désigner le degré du mal le plus élevé ? On dit *progromist*. Ce mot désigne des A haineux. C'est la pire insulte du vocabulaire tchèque dans la vie courante. Eh bien cette nuit, nous avons eu *progromist*. »

Je le remerciai de la tête. Il me fit songer à un enseignant. Son restaurant était joli, en bois, avec un comptoir d'auberge, des fenêtres au bois lilas. Je quittai la terrasse en longeant deux hommes hilares.

\*

Pour aller au musée Kampa, je me suis promenée sur la berge du fleuve. Un jardin y verdissait.

Quelques musiciennes de rue. Elles jouent assises au sol, sur ou près des ponts, des instruments à corde, les airs sont mélancoliques, nostalgiques, doux.

J'ai entendu une voix qui parlait au-dessus du fleuve. Ce fleuve était un grand bras, une familière étendue brune, coupée de friselis blancs sur les petites dénivellations.

« En France, on ne rejette personne », a dit fermement, l'homme qui parlait.

Ce semblait à l'occasion d'un discours politique. Deux femmes, et un vieillard, ont entonné :

-Cette petite-là, trop égocentrique. »

J'ai regardé le fleuve, accoudée contre le mur.

« J'entends, murmurai-je. J'entends en face du fleuve. (Sortant une carte de mon sac). C'est quoi ce fleuve ? La Vltava. C'est bizarre... »

Et ma voix a été portée en écho par le vent doux comme les voix sont portées par la mer. Des petites Françaises, invisibles, rirent... de la situation. C'est ainsi que les anciens communiquaient, sans micros. C'est ainsi que j'imagine la voix des aèdes, portés dans toute la Grèce antique, avec ces chants éloquents qui imitent l'ampleur d'une vague immense. Ils étaient si habitués qu'ils se parlaient de loin portés par les eaux. En Bretagne et en Normandie, j'ai trouvé des voix lointaines au-dessus des vagues enroulés, je les ai entendus à toutes les mers du nord, comme je les entendais dans ma capitale. Les hommes anciens savaient cela qui maîtrisaient les effets acoustiques. Aujourd'hui, tant les hommes modernes sont habitués à ce que les machines fassent le travail à leur place, ils ne portent pas une oreille attentive à ces voix promenées d'un pays à l'autre, comme dans les légendes. Les nouvelles technologies ont peut-être creusé des sillons accentuant la diffusion de sons ; des canaux, des zones de radioactivité aigue. On ne les voit pas à l'œil nu plus que la pollution, mais on les retrouve sur des bancs, dans des endroits sur-fréquentés par les échanges téléphoniques ; nous ne voyons pas les zones ouvertes par la circulation des ondes hertziennes. Quelle possibilité a l'homme de se recueillir, d'éprouver, à tout ce qu'il voit il expédie un mot cynique, railleur, importun, superficiel, quel microscope automatique et

verbeux que cet être humain moderne, qu'il est méconnaissable au regard de ce qu'il a produit. Comme la voix amplifiée par l'eau et le vent, l'homme pour moi est celui qui a la connaissance de la gravité et de la beauté du monde, donc de la vie ordinaire.

\*

Kampa est un célèbre musée d'art moderne, les murs sont tout blancs.

L'artiste Frantisek Kyncl y est célébré. Il était un véritable inventeur. Il a fait beaucoup de *monostructures*, de *bes nasvu* (sans-titres), des frises représentant des signaux acoustiques, le reste, des grilles sur tableau, c'est ardu, fade et peu sensible, à l'arrivée.

Sa série de la Passion est ultra-moderne : les figures géométriques, les couleurs primaires, sont d'un charme sympathique.

J'ai beaucoup aimé que soient exposés ses journaux sous deux vitres, en date de 1977 et 1981. On sent qu'il avait besoin de grands formats. Ce sont des feuilles de 33 x 46 centimètres : des notes de recherches, des définitions de dictionnaire, un article auquel fut apposé son commentaire à l'encre, une liasse de feuilles dactylographiées sous pochette transparente, un collage de peinture ayant plu. Il rangeait ces larges feuilles dans des boîtes en bois. Dans son cahier à couleurs – on sent le même besoin d'espace, de format, de face à face.

Neuf papiers encadrés montrent sa technique.

1/ Tracé d'une grille. Celle-ci possède des repères de cartographie. En dessous, l'artiste a peint un spectre avec les couleurs prévues.

2/ Même grille, les coordonnées des cases en moins, avec insertion de petits ronds.

3/ Il s'agit d'une vraie peinture, sur papier blanc. Des tâches sont peintes, au même niveau que les petits ronds précédents, et avec les couleurs du spectre annoncé.

4/ et 5/ Les petits ronds, devenus des points, sont reliés par des traits de couleurs. Les couleurs sont définies en fonction des zones délimitées par les tâches sur l'œuvre peinte. Le dessin 5/ est complexifié.

6/ Il s'agit de la figure géométrique aboutie. Tous les traits tracés, entre les points d'origine, sont en couleurs, distribuées au gré des zones (là le bleu, ici le jaune, à cet endroit, le rouge...).

7/ Il s'agit du début de la maquette : des tiges de plastique colorées sont collées sur les traits du dessin.

8/ Dans cette suite, il y a pose des mêmes tiges, la couleur en moins.

9/ Début de l'apposition du volume, avec ce qui semble l'aile d'un avion (façon Léonard de Vinci), construite sur le dessin.

\*

Il existe peu d'ascenseurs à Prague. Ceux-ci sont fermés, ou pas faits, et on envoie les visiteurs, sans les avertir, comptant sur leur curiosité, leur docilité aux visites guidées, monter à l'étage cinq, puis six, pourquoi pas d'avantage, sur des escaliers branlants ; les descentes donnent envie de s'évanouir. J'ai vu très peu de gens en fauteuils roulants, il se peut qu'on ne réserve les ascenseurs que pour eux et sur demande ou carte.

A la tour de l'horloge astronomique, le jeune guide du Clementinum ouvre les portes du sommet ; tous se ruent sur trente centimètres de balcon, pour prendre la vue. Assise dans la salle de clocher, refusant d'être en situation de vertige, j'aperçois encore une interminable échelle rompue, comme pour un projet d'aller jusqu'au ciel. Le guide, qui parle anglais avec un énorme accent roulant, lance : « L'écrivain, elle vit poupée ! »

\*

Sur la place de la vieille ville, dite Stromestike Nasesti.

Deux jeunes filles, vêtues de robes de haute couture, bleue et noire, des robes pleines de voiles, un peu baroques, posaient l'une contre l'autre, visage contre visage. Plusieurs épaisseurs, des voiles fins, dessinaient leur robe longue, échancrée au niveau de la poitrine, et des épaules, qu'elles possédaient laiteuses.

L'une, en longs cheveux noirs, comme une Japonaise, portait l'ample robe bleue.

L'autre fille se détacha et revêtit un gilet orange. Elle s'isola. Une peau superbe, le corps mince. Une épaisse couche de rimmel sombre, indigo, allongait ses yeux. Un touriste voulut poser à ses côtés. Elle s'y prêta sans broncher. Quel métier ! dis-je en les comparant, c'est comme un début de prostitution.

« Mademoiselle, puis-je vous prendre seule ? »

Elle acquiesça avec un sourire poli, gentil. Je n'ai pas osé abuser et n'ai pris qu'un seul portrait.

« Merci, vous êtes *beautiful*. On dirait une peinture. »

Je partis en boitant d'un pied. Le soleil se couche à dix-sept heures. Avec l'éclairage des lumières, tandis que la statue touffue, au cœur de la place, s'obscurcit comme une brute de bronze noire, les claires façades se teintent de rose. Les gens semblent éprouver du plaisir à traîner là.

Les transports publics dans Prague fonctionnent remarquablement. Les tramways sont ponctuels, fréquents, et il est facile d'y trouver place assise.

Je voulus montrer au conducteur mon ticket de transport, il dit :

« Oh ça, terroristes... » et m'invita à prendre place sur un siège, sans me soucier de démarches aussi peu nécessaires.

\*

Le quartier où je descends, à dix minutes de l'hôtel, a dû vivre des incidents. Les murs sont couverts de longs graffitis. La nuit, il subsiste une gêne, une atmosphère de fraîcheur et de méfiance. J'entrai chez un bouquiniste :

« Venez-vous des cahiers ? »

-Non », casse-t-il avec une réserve extrême, et des yeux gelés, comme si j'étais un agent de contrôle.

Il m'indique un magasin, plus haut. Celui chez qui j'achète mon deuxième cahier de voyage est un épicier d'origine asiatique. Il se



présente, à toutes les clientes, comme « pédérastique ». Il fait rire une petite brune, elle a peut-être quarante ans, elle serre ses courses sur sa poitrine et découvre, en somme, comment on cause ou ce qu'est un « pédérastique ». Une femme plus jeune, au teint blanchâtre, entre et me murmure, d'un air effaré :

« Madame, pédérastique !

- Ça va », dis-je en français.

Quand je passe à la caisse, il me rend la monnaie :

« Bas i ! », lance-t-il.

C'est une expression française, une méchanceté de plus, pour dire de quelqu'un qu'il est mesquin et cache une pensée basse.

Je lui réponds en anglais :

« Je ne parle pas le tchèque. Je viens de France, je ne peux parler qu'anglais. Parlez-vous anglais ? »

Cela le fait taire. Je pars en silence, j'en ai assez qu'on se fasse valoir à mes dépens.

La République Tchèque est sans doute un pays bien différent de la France ; par exemple : un homme qui dit son homosexualité y semble absolument nouveau. Je découvre que les Tchèques connaissent nos références ; ils se filent des mots en français, se passent des phrases, en proposent, par imitation et jeu verbal, tentative de sociabilité et – parfois, pour blesser, ce qui est le cas de la majorité des réflexions dans Paris et sa couronne. Aussi les habitants de Prague utilisent-ils la langue française comme langue d'insulte. Cependant, le ton de la phrase est directif, neutre, professionnel, quand celui du Français, avec le même vocabulaire, se révèle d'une violence extrême. Les Tchèques ressemblent à des Français en diaspora, adoucis, à des provinciaux, des Parisiens qui ont perdu la mémoire de leur vie antérieure, à des Européens qui vont libres.

Les lieux publics ne sont pas très emplies, sauf les rues où la foule entassée, un peu lente, épuise ses journées. Les cafés et les restaurants vivent, les boutiques sont variées, aussi innombrables et remplies d'objets qu'ailleurs, mais il y a moins de clients ; cependant le pays vit. Ceci me suggère que la France est en hyperconsommation.

\*

Soir à l'hôtel Hasa. Vers dix heures, j'ai rabattu le drap du lit sur moi ; j'écoute et je cause de temps en temps, avec des voix de Français qui me sont familières. Soudain, il est question du Président.

« Hein, monsieur le Président, vous n'avez pas voulu ! défie un homme.

- Ma petite, lance un chœur de syndicalistes sur moi, tu as juste reçu un : *non !* présidentiel.
- Vous n'avez pas honte de harceler un président ? fis-je.
- Hum », émet un autre, comme Vaclav Havel.

Tout à coup, le mur du son se mit à craquer. J'entendis un râle d'homme en train de déféquer, très au-dessus de l'hôtel. Ses selles étaient douloureuses. Il y eut un bruit radiophonique contre le mur. Une ambiance terrible, mais que je connaissais, pour avoir déjà vécu cet épisode en France. Et il y eut une autre voix, de la chiure – comme le corps du roi à Versailles, ouvert, et puis des corps de hauts fonctionnaires, une atmosphère étouffante. Ce fut bas, immense et ébranlant. Comme au dix-septième siècle, quand la déjection faisait partie du voyeurisme cérémoniel ; et j'eus encore des sensations d'hypertrophie, propres aux époques de révolution ou de grandeur politique. Des hommes se déplaçaient dans d'autres couloirs. Le seul bruit incongru fut celui d'un homme tirant sur son slip – son ridicule d'élastique poché. Les chiottes présidentielles semblent encore ce qu'on donne à entendre au peuple élevé : aux courtisans. C'est une ambiance un peu terrifiante, et ensuite, on aime ces sensations – de royauté. Je songeai au Château.

Je mis mon téléphone portable à l'oreille et entendis passer des messages s'adressant vraisemblablement à quelqu'un de bien plus célèbre que moi. Je me signalai sur la ligne.

« C'est toi, Marie-Eléonore ? » dit la dame prise en flagrant délit, qui était une actrice. « On t'aime tous. »

Tout revint à la normale. Je sortis dans l'hôtel en pyjama et en manteau.

\*

J'aimais beaucoup ma mère étant enfant. Chaque soir, elle venait me border dans mon lit, elle rabattait la couette sur moi, m'embrassait parfois sur le front, et me disait :

« *Buena noche, mi amora.* »

Puis, elle fermait la porte de ma chambre.

Quand, à l'âge adulte, elle cessa de me reconnaître, en quelque sorte, répétant que j'étais devenue trop différente de cette enfant, et jamais en forme, cela fut, en somme, pénible à vivre. J'ai toujours la nostalgie de cette tendresse première, élémentaire.

Il y a deux ans, c'est Michel Onfray qui me bordait ainsi. Il n'était pas là avec ses bras, mais sa voix était celle d'un homme qui s'occupait beaucoup de moi et me bordait. Il était comme mon père, j'avais vraiment dix ans, c'était l'amour fou. Que cela ne donne rien au quotidien m'a fait faire des crises de colère innombrables.

L'hôtel Hasa ressemble à une résidence universitaire.

\*

La femme au guichet de l'hôtel me dit que je trouverai du chocolat après les vestiaires, dans la salle de hockey sur glace.

Deux équipes d'hommes étaient en action sur la grande patinoire. En passant, je vis un magnifique homme nu qui prenait sa douche derrière un nuage de brume.

Je pris un gobelet de chocolat chaud à la machine (16 czk). Les joueurs, qui criaient de temps en temps : « d'extrême-droite ! », quand il leur prenait des sursauts d'énergie dans les épaules, me saluèrent :

« Marie Pra !

- C'est comme au Japon », commenta un Français.

Un joueur répondit :

« D'extrême-droite *shiteiru* ! » (« je fais d'extrême-droite »).

L'expression n'a jamais été aussi employée dans le monde qu'aujourd'hui et elle est en français. Assister sereine à une festivité

d'extrême-droite n'était certes pas dans mes ambitions, mais il n'y avait pas mort d'homme. Cela consistait en un jeu énergique. Peut-être les joueurs se sentaient-ils sans retenue, pensant à des actes interdits.

« Jouer de gauche ? » essaya le Français.

A ce moment précis, il y eut un flottement ; le jeu devint relâché, mou, un petit groupe d'hommes marchant à tâtons autour de la balle.

*Jeudi 01<sup>er</sup> novembre 2018*

Ce matin, dans la salle des petits-déjeuners, un touriste asiatique m'a saluée : « d'extrême-droite », simple et naturel.

J'avais observé que cette expression était tombée sur la tête de gens parfaits, bien éduqués, peut-être généreux, qui n'avaient tout simplement pas plu et qui souffrent d'un « extrême-droite » communiste, même après la fin des régimes : leur comportement, leurs réactions ou leurs idées sont toujours inadéquats, stigmatisés ; ces gens expriment le désir de couper avec un système moral aussi étouffant que celui des sociétés religieuses. Ce qu'ils vivent les prive de liberté et de vitalité.

Je me suis demandé si cette généralisation d'« extrême-droite », mot lancé sur des attitudes de politesse ou de recueillement, était une marrade, un mot vidé de son sens historique, ou si l'on ne se saluait pas ainsi, en Europe, dans les années vingt ou trente, dans les hôtels, avant que les régimes politiques deviennent ceux que l'on connaît.

\*

Hier, dans un passage ouvert, proche de la rue *Karlova*, un joli café vide.

Dans cette grotte meublée, avec ses ardoises, des enseignes, un magasin, je m'étends, les pieds souffre-douleurs, sur un banc en bois contre une table de bois.

Trois compères, en haut noir à manches courtes, le crâne à demi-chevelu, causent et rient là-bas. Les murs du café sont peints en jaune, il y a un peu de vert fade, aussi. Le comptoir fait songer aux années

soixante-dix. La musique, lancée à fond, paraît jeune et branchée. Quelques têtes se promènent. Il commence à faire froid.

Les verres à Prague sont énormes, ne donnent jamais envie de finir, ou rendent carrément malades. Les grosses quantités, mauvaises, sans plaisir d'ivresse, dissuadent peut-être de l'alcoolisme. Je me résous à commander un Orangina, c'est la donne universelle. Le type qui tient le café me répond : « Il ne reste qu'un gâteau au miel ». Epais, le met se révèle délicieux.

\*

Je passai un moment agréable avant l'embarquement. Les femmes tchèques ont de bons éclats de rire, on leur raconte nos personnages et nos dialogues venus de France et leur voix se fend de bonne humeur. C'est un rire assez élégant, mais naturel, long et spontané à la fois, qui fait songer au fleuve Vltava. Les rieuses sont toujours accompagnées d'amis quinquagénaires.

J'avais ces bons rieurs à la table voisine quand, sur une banquette, une jeune brune, qui avait retiré son anorak noir, se mit à m'appeler, face à son ordinateur, les fils blancs des écouteurs sur ses oreilles. C'était une déclaration d'amour virtuel ! Elle avait un visage rêveur, heureux, bon, doux, enthousiaste. Elle éprouvait un monde d'harmonie, d'amour parfait. Ce qu'il en ressort, sur les traits du visage, n'est pas si éloigné du cinéma ou de la sculpture.

Tandis que je l'observais, ne sachant comment donner suite, elle murmura : « Je suis repérée ».

A partir de là, tout fut insupportable. L'ambiance de l'aéroport, désagréable au possible. Au contrôle des bagages, un jeune employé eut l'audace de reconnaître :

« *If thinker*, vraies vacheries » (si le passager est un intellectuel, on lui fait de vraies vacheries).

\*

Dans l'avion, midi trente-huit. J'ai le cœur déchiré de partir.

J'ai peur quand l'avion s'envole. Par le hublot, plein de petits champs, des nuances de rouge brun, en plus du jaune et du vert habituels, c'est assez plat et puis un peu bosselé, on aperçoit de nombreux villages éparpillés. Je pense aux cent-cinquante-trois. Je lis *La Carte et le territoire*. Nous passons au-dessus des nuages. Cette terre est une croûte de pain qui verdoie par fragments.

FIN

Ce voyage m'a été suggéré par ma directrice, M-M Rêve. Il y avait à Prague, avant d'y aller, Franz Kafka et l'article 77.